

VALÉRIE LESGARDS

QUAI LUTETIA

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :

<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de voir
le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économies en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation inter-
dits pour tous pays.*

ISBN 9791042524401

Dépôt légal : décembre 2025

*À la mémoire de ma mère, Maryse Legros,
de mamie Suzanne, de tatie Yo, de Victoire, de Ti-line,
de Kaki, de mon arrière-grand-tante Thérèse Georgel
et de mes étés à Gaalon.*

1. Grande Savane – Février 1942

Par les fentes des persiennes en bois, Suzana entrevoit le soleil qui débute son ascension, laissant encore un peu de place à une légère bise qui fait la douceur des matins tropicaux. L'odeur du café noir se répand autour de la petite case perchée en haut du morne. Les graines du cafier séchent derrière l'habitation, à l'ombre des branches du fromager¹. La seule route qui mène à cette pointe de la presqu'île se termine par un chemin caillouteux que l'exubérante végétation ne cesse d'envahir, malgré les coups de coutelas portés par Suzana. Elle vit seule à Grande Savane, depuis la mort de Madame Assier de Pompignan, dernière descendante d'une longue lignée de békés², pour laquelle Suzana travaillait il y a encore quelques mois. Il y a trente-sept ans, elle naissait ici, sur ce bout de presqu'île, à même le plancher de la case de sa mère, enveloppée dans des feuilles de balisier³. Cette case est maintenant la sienne. Elle n'a pas connu son père ; un blanc si on se fie à la couleur de sa peau métisse et de ses yeux clairs, vert amande contrastant avec la noirceur de ses cheveux crépus comme ceux de sa mère. De sa patronne, Suzana a hérité des deux teckels, Hansel et Gretel, gardiens du domaine familial déserté. La maison des békés est à vendre. Jusqu'à présent, aucun repreneur ne s'est manifesté, découragé, sans doute, par l'escarpement du terrain plus favorable aux chèvres et aux nombreux moutons en liberté qu'aux êtres humains, à l'exception de ceux qui auraient le désir ou la sagesse de s'éloigner du troupeau de leurs congénères. Suzana ne se sent pas seule. Elle entretient une conversation quotidienne avec la lune, les alizés, les bêtes rouges dans l'herbe sèche, tout ce qui vit sur cette terre

1 Arbre géant.

2 Blancs créoles descendant des premiers colons.

3 Plante tropicale aux larges feuilles.

à laquelle elle appartient. Elle leur parle à voix haute.

Une dizaine de kilomètres sépare la propriété de la première habitation en bord de route, qui sert d'épicerie, avec ses quatre mètres carrés de tôle ondulée dédiés au commerce de biens essentiels. Tout autour du morne, l'Atlantique a donné son nom aux couleurs : le bleu-lagon de sable blanc, l'aigue-marine de la barrière de corail, l'outre-mer des hauts fonds.

Vers midi, Suzana tresse son madras, sur ses cheveux noirs comme le sable de Saint-Pierre. Elle emprunte le chemin creusé par le passage des chèvres pour atteindre le quai. Les teckels lui emboîtent le pas. Hansel a un air de clown clopinant, en raison d'une patte plus courte que l'autre, une légère infirmité de naissance. À mi-chemin, sur la partie la plus abrupte du terrain, elle cueille quelques mangots bien mûrs qu'elle pose délicatement dans son panier. Elle prendra des citrons verts en remontant par l'autre chemin de pierres, moins raide, mais plus long.

D'un pas assuré, elle atteint la petite plage, retire ses fines chaussures ajourées sur le sable, puis enjambe le vide laissé par les deux premières lattes manquantes du quai. Mme Assier de Pompignan n'a pas eu le temps de les faire remplacer avant son départ soudain pour l'au-delà. Suzana sent la chaleur du vieux bois fendu sous la plante de ses pieds nus. Droit devant elle, l'Amérique, un peu à sa droite l'Europe. Assise face au large, délassant ses chevilles dans l'eau tiède, elle attend Eudor. Comme chaque mardi et vendredi, le pêcheur terminera sa tournée par elle. Il posera sa balance rouillée sur les vieilles planches du ponton et jettera nonchalamment les vivres du jour dans sa demi-calebasse⁴ : quelques poissons-soldats, un chatrou⁵ et peut-être aussi une lettre venue de France puisqu'on est vendredi. Enfin de France, plus vraiment depuis que la Wehrmacht en occupe la moitié. Suzana pense à sa fille là-bas, de l'autre côté, partie il y a déjà trois ans sur la Ligne des Antilles, toute petite sur l'énorme paquebot de la Compagnie Générale Transatlantique. Elle a obtenu un emploi au prestigieux hôtel Lutetia, grâce à Georges, le chauffeur des békés. Cet emploi lui donnera sa qualification : le brevet d'enseignement hôtelier.

4 Fruit du calebassier, qui sert de récipient.

5 Petite pieuvre en Martinique.

Soudain, Suzana discerne un point à l'horizon et puis plus rien. Selon les femmes de l'épicerie, il paraîtrait que les navires de guerre croisent au loin entre les îles occupées par les bases américaines, en ce début d'année 1942. Le soleil tape déjà fort lorsque le « gommier » d'Eudor longe les mangroves. Le pêcheur coupe le moteur, profitant de l'élan pour atteindre le quai. L'embarcation a été baptisée « Timoun⁶ » lorsque sa femme, Firmine, a dû accoucher de leur cinquième fille dans cette coque de noix, un jour de mer démontée. Eudor a bien cru qu'ils allaient mourir, mais la barque a résisté.

« Au lieu des deux naufragés attendus par les gardes-côtes, ils étaient trois à débarquer dans le port du Robert cette nuit-là », titrait le journal de l'île.

Firmine a laissé la vue de son œil droit dans cette aventure, un moindre mal comparé aux sacrifices parfois exigés par les dieux et les diables de la mer des Sargasses.

Eudor accoste doucement et d'un large sourire, lance à Suzana une corde souple qu'elle enroule autour du piquet, à l'angle du quai.

— Eudor ! *Saka maché* ? — Comment ça va ?

— *Saka maché* ! Ça va !

Le pêcheur a les yeux rougis par le sel. Il tente de les protéger du soleil par le large rebord de son chapeau de paille. Il porte toujours la même chemise noire soyeuse à courtes manches qu'il noue sur son ventre creux. Un short découpé dans un pantalon en toile découvre ses mollets fins et musclés de marathonien. Il vit toujours pied nu, sur l'eau comme sur terre, protégé par la semelle de corne épaisse et dure qui s'est développée sous sa voûte plantaire au fil du temps. Une fois le gommier stabilisé, il soulève la planche de bois qui sert de siège juste à côté du moteur, tire une caisse en plastique, en sort une pochette imperméable contenant une enveloppe d'assez grande taille qu'il tend à Suzana de sa main ferme et craquelée. En s'appliquant pour ne pas abîmer le timbre de la cathédrale Notre-Dame, Suzana découvre le courrier posté par sa fille : une lettre, une carte postale en noir et blanc sous-titrée : « Au bon marché – Paris – Galerie de l'exposition des robes ». L'enveloppe contient également

⁶ Enfant.

une chute d'environ un mètre de tissu soyeux, blanc et tacheté d'argent.

— Regarde ce que ces dames portent ! Que de belles tenues ! *Gade Medam sa yo ! Se sèlman bèl abiye !* s'exclame Suzana en montrant la carte postale et l'étoffe.

Elle aurait voulu qu'il puisse toucher l'étoffe, qu'il se rende compte de cette douceur, mais elle craint l'odeur du poisson qu'il a tant de difficultés à ôter de sa peau. Elle se réserve la lecture de la lettre pour plus tard, lorsqu'elle sera seule.

— Ta fille a de la chance d'être là-bas. Et les Allemands ? Qu'est-ce qu'ils font ? *Pitit fî ou a gen chans yo dwe la. Ak Alman yo ? Ki sa yo fè ?* – Eudor verse dans le cabas de Suzana, la pêche du jour, mise de côté pour elle.

— Je ne sais pas – *Mwen pa konnen* – répond de façon évasive Suzana, en lui tendant à son tour deux paquets de farine, un flanc au coco et quelques mangues.

— Je prie beaucoup pour elle. Heureusement ici, nous sommes loin de tout cela, loin de la guerre. Que Dieu protège ! – *Se pou Bondye pwoteje* – Dis-moi, peux-tu réparer les deux planches du quai, les deux premières et aussi la troisième qui commence à bouger ; s'il te plaît, fais ça pour moi.

— La semaine prochaine promis ! *Semèn pwochèn, mwen pwomèt.* Je n'ai pas mon matériel avec moi. Je reviens mardi si la tempête est passée. Je te laisserai aussi mes filets de pêche à raccommoder.

— Promis ? Suzana détache la corde qui libère la barque.

— Promis, si Dieu veut ! – *Mwen pwomèt, Bondye vle!* – déclare Eudor, en éloignant du quai son sourire et sa promesse, dans le doux ronronnement du moteur.

Seule sur les planches de bois, oscillant entre ciel et mer, Suzana lit à voix basse.

« *Le 5 février 1942. Ma très chère maman. »*

Le reste de la lettre est en créole par précaution. Il paraît que les Allemands lisent le courrier. Sa fille est bien placée pour le savoir depuis qu'elle côtoie les hommes du contre-espionnage de l'État-major allemand, installés dans son hôtel.

« Il fait très froid à Paris. Les trottoirs sont couverts de neige. Même les gens d'ici disent qu'ils n'en ont jamais vu autant. Pour éviter de glisser, j'ai vu des dames se faire porter entre leur voiture et l'entrée du Bon Marché. Je suis allée voir l'exposition des robes. C'est tellement magnifique ! j'ai pu me procurer un coupon de tissu en organdi que je t'ai envoyé. Parfois, on a l'impression que la vie continue comme si de rien n'était. Ne t'inquiète pas pour moi, je ne manque de rien. Je n'ai même jamais aussi bien mangé ! Tous les jours, nous recevons de la viande, des fruits et légumes frais. Hier, le chef cuisinier nous a servi à chacun une tranche de foie gras. J'ai adoré ! C'est tellement bon. J'ai pensé à t'en envoyer, mais il n'aurait pas supporté le trajet : il ne se conserve pas très longtemps et il faut le tenir bien au frais. Il se passe aussi quelque chose d'étrange à l'hôtel : Tous les soirs après le service, le chef cuisinier, le sommelier et quelques serveurs se retrouvent dans la cave. Et devine ce qu'ils font ? Ils creusent un grand trou ou plutôt un tunnel, je ne sais pas. J'ai demandé à Didier, le serveur qui vient de Madagascar : tu sais, je t'ai déjà parlé de lui dans mes précédentes lettres. Il m'a dit de ne pas m'en mêler, de ne pas chercher à savoir que c'était mieux pour moi. Et autre chose également. Figure-toi que j'ai retrouvé dans la poche d'une blouse de cuisine destinée à la lessive, un collier avec un pendentif, une étoile formée de deux triangles inversés, comme en portent les juifs. Elle doit être en or. Je ne savais pas quoi faire. Je n'ai pas osé en parler, même pas à Didier. Je craignais de la garder avec moi : alors je l'ai caché dans une boîte de médicament, dans l'armoire à pharmacie du hall. Je n'en ai parlé à personne. Prends bien soin de toi ma petite maman, je suis un peu soucieuse de te savoir toute seule à Grande Savane. Donne-moi vite de tes nouvelles. Je t'embrasse de tout mon cœur. Signé : Victoire. »

Or-gan-di articule Suzana qui presse sur son cœur le bout de papier. Drapée de soie, elle entame quelques pas de mazurka, accompagnée par un orchestre imaginaire, en descendant du quai. Elle pose avec précaution son courrier enveloppé dans le précieux tissu entre deux branches de bananier, écaille et éventre les poissons avec le rebord coupant d'un soudon⁷, frotte ses mains dans le sable mouillé, les rince abondement dans l'eau de mer. Entre ses mollets grouillent de petits crabes festoyant autour des entrailles.

De retour dans sa case, elle colle le timbre sur le mur délabré au-dessus de son lit, à côté des précédents, entre les cartes postales parisiennes en noir et blanc et son chapelet en bois. Ces photographies cartonnées transportent de la joie, les mauvaises nouvelles arrivant le plus souvent sous pli. Au dos, les messages tiennent en quelques phrases, permettant une économie d'écriture, de papier, et de timbre. Tout est dans la photographie que l'envoyeur du message choisit avec soin et que le destinataire observe dans le moindre détail. À l'époque, elles avaient un titre, comme une œuvre d'art. L'image cédait la place à l'imagination.

Suzana range l'étoffe dans son armoire sur la pile des autres pièces, déjà envoyées par Victoire et soigneusement pliées. Les deux teckels s'endorment sur le pas de la case, éreintés par la montée du morne, sous la chaleur du début d'après-midi.

7 Soudon : petit mollusque semblable à une coque.